

Bibliothèque illustrée
des
HISTOIRES

Les lieux de mémoire

Sous la direction de Pierre Nora

III. Les France

1. CONFLITS ET PARTAGES



Gallimard

Extrait de la publication

Recherche iconographique : Françoise Borin.

© *Éditions Gallimard*, 1992.

PLAN DES TROIS VOLUMES

LES FRANCE

Comment écrire l'histoire de France ? *Pierre Nora*

I. CONFLITS ET PARTAGES

DIVISIONS POLITIQUES

Francs et Gaulois *Krzysztof Pomian*
L'Ancien Régime et la Révolution *François Furet*
Catholiques et laïcs *Claude Langlois*
Le peuple *Jacques Julliard*
Les rouges et les blancs *Jean-Louis Ormières*
Français et étrangers *Gérard Noiriel*
Vichy *Philippe Burrin*
Gaullistes et communistes *Pierre Nora*
La droite et la gauche *Marcel Gauchet*

MINORITÉS RELIGIEUSES

Port-Royal *Catherine Maire*
Le musée du Désert *Philippe Joutard*
Grégoire, Dreyfus, Drancy et Copernic *Pierre Birnbaum*

PARTAGES DE L'ESPACE-TEMPS

Le front de mer *Michel Mollat du Jourdin*
La forêt *Andrée Corvol*
La ligne Saint-Malo-Genève *Roger Chartier*
Paris-province *Alain Corbin*
Le centre et la périphérie *Maurice Agulhon*

La région *Jacques Revel*
Le département *Marcel Roncayolo*
La génération *Pierre Nora*

2. TRADITIONS

MODÈLES

La terre *Armand Frémont*
Le clocher *Philippe Boutry*
La cathédrale *André Vauchez*
La cour *Jacques Revel*
Les grands corps *Christophe Charle*
Les armes *Jérôme Hélie*
La profession libérale. Un cas, le barreau *Lucien Karpik*
L'entreprise *François Caron*
Le métier *Yves Lequin*
L'*Histoire de la langue française*, de Ferdinand Brunot *Jean-Claude Chevalier*

ENRACINEMENTS

Le local *Thierry Gasnier*
Le *Barzaz-Breiz* *Jean-Yves Guiomar*
Le Félibrige *Philippe Martel*
Proverbes, contes et chansons *Daniel Fabre*
Le *Manuel de folklore français*, d'Arnold Van Gennep *Daniel Fabre*

SINGULARITÉS

La conversation *Marc Fumaroli*
La galanterie *Noémi Hepp*
La vigne et le vin *Georges Durand*
La gastronomie *Pascal Ory*
Le café *Benoît Lecoq*
Le tour de France *Georges Vigarello*
La *Recherche du temps perdu*, de Marcel Proust *Antoine Compagnon*

3. DE L'ARCHIVE À L'EMBLÈME

ENREGISTREMENT

La généalogie *André Burguière*
L'étude du notaire *Jean-Paul Poisson*
Les vies ouvrières *Michelle Perrot*
L'âge industriel *Louis Bergeron*
Les archives *Krzysztof Pomian*

HAUTS LIEUX

Lascaux *Jean-Paul Demoule*
Alésia *Olivier Buchsenschutz et Alain Schnapp*
Vézelay *Guy Lobrichon*
Notre-Dame de Paris *Alain Erlande-Brandenburg*
Les châteaux de la Loire *Jean-Pierre Babelon*
Le Sacré-Cœur de Montmartre *François Loyer*
La tour Eiffel *Henri Loyrette*

IDENTIFICATIONS

Le coq gaulois *Michel Pastoureau*
La fille aînée de l'Église *René Rémond*
Liberté, Égalité, Fraternité *Mona Ozouf*
Charlemagne *Robert Morrissey*
Jeanne d'Arc *Michel Winock*
Descartes *François Azouvi*
Le roi *Alain Boureau*
L'État *Alain Guéry*
Paris *Maurice Agulhon*
Le génie de la langue française *Marc Fumaroli*
L'ère de la commémoration *Pierre Nora*

Le lecteur trouvera, en fin de volume, le Sommaire des tomes précédents.

Les huit années qui séparent ce dernier tome du premier m'autorisent à renouveler et à élargir mes remerciements.

Ils s'adressent d'abord aux participants de mon séminaire de l'École des hautes études en sciences sociales que n'ont pas découragé de me suivre les méandres du parcours, ainsi qu'à chacun des contributeurs qui ont tous compris et accepté les contraintes de toute nature imposées par cet ouvrage de collaboration.

Ils s'adressent ensuite, sincères et chaleureux, à celles et ceux qui ont assuré la réalisation matérielle de l'édition : Jacques Maillot et Daniel Ingwiller, chefs des services artistique et de fabrication, ainsi qu'à leurs équipes, en particulier Jean-Claude Martinet, Daniel Porte et Pierre Bénard ; Denise Laroutis, sur qui a reposé le contrôle intégral de la copie manuscrite et imprimée ; Françoise Borin, qui s'est attachée à réunir et assembler l'iconographie ; Nicole Évrard, qui a généreusement ajouté à toutes ses tâches le vigilant secrétariat général de l'édition.

Ils vont enfin, ils vont surtout, aux deux personnes à qui j'ai plaisir à rappeler la dédicace d'une entreprise qui, sans elles, n'aurait jamais fini ni commencé : Mona Ozouf, dont les conseils sont loin de s'être limités à la lecture de mes propres textes ; et Marcel Gauchet, avec qui chaque jour de travail qui passe, depuis tant d'années, apporte une pierre de plus au mur de l'amitié.

P.N.

Comment écrire l'histoire de France ?

PAR
PIERRE NORA

Avec ces trois volumes des *France*, s'achève l'entreprise des *Lieux de mémoire*. Mais les quatre volumes annoncés au départ sont devenus sept. Mais ce qui, avec les dix-huit coups de phare de *La République* (1984), n'était qu'un florilège, est devenu un Meccano géant de plus de cent trente pièces à l'agencement médité, mais complexe, un monument cathédralesque et labyrinthique aux multiples traversées possibles, à focale infiniment variable, de maniement improbable et problématique : un « lieu de mémoire » à soi seul, diront certains, à traiter et à étudier comme tel. Une expression inusitée, forgée pour les besoins de la cause, a échappé à son inventeur pour devenir, à une vitesse record, une locution du vocabulaire commun. En même temps, la notion, théorisée voici huit ans en tête du premier volume¹, généralise, en France comme à l'étranger, de multiples chantiers, et à côté de copies plus ou moins conformes et d'utilisations abusives, des applications souvent fécondes. Sur toutes ces extensions, sur ces débordements, le moment est venu de s'expliquer.

La réalisation du projet porte, en effet, comme impliqué dans sa définition même, le poids de sa propre histoire. L'idée générale de départ reposait, au rebours de l'histoire habituelle, sur l'exploration sélective et savante des points de cristallisation de notre héritage collectif, l'inventaire des principaux « lieux », à tous les sens du mot, où s'était ancrée la mémoire nationale, une vaste topologie de la symbo-

1. Voir, en tête du premier tome, « Entre mémoire et histoire, la problématique des lieux ». Le lecteur est instamment prié de s'y reporter.

lique française. Quatre volumes étaient donc prévus : un pour *La République*, deux pour *La Nation*, un pour *Les France*, dont étaient annoncées les entrées : régionales, religieuses, sociales et politiques. En cours de route, et après *La République*, les deux volumes de *La Nation* sont devenus trois (1986). Non par incontinence des auteurs ou par incontrôle du maître d'œuvre, mais par une logique interne qui n'a cessé de gouverner tout le développement de l'entreprise. *La République* pouvait en effet se contenter d'échantillons assez démonstratifs pour tester la validité de la notion, en suggérer la variété des applications possibles et concentrer le tir sur son moment le plus central et indivisible, la synthèse créatrice des débuts de la III^e République. *La Nation* avait obligé à changer de registre. C'est qu'il ne s'agissait plus d'un criblage sélectif de prélèvements ponctuels sur le fonds commun de l'héritage collectif, mais d'une vaste tentative pour faire apparaître et reconstituer, sous la chair de l'histoire vécue, l'ossature de cette histoire. Le démonstratif ne résidait plus seulement dans le choix des cibles, des plus évidentes aux moins visibles — du drapeau tricolore aux funérailles de Victor Hugo et à la bibliothèque des Amis de l'instruction du III^e arrondissement —, mais dans la mise en évidence de leur organisation secrète, dans leur architecture panoramique et hiérarchisée. La priorité ne revenait plus seulement aux sujets, mais à leur articulation ; plus seulement à l'intérêt de leur analyse interne, mais à leur agencement. D'où la tripartition à laquelle j'avais finalement abouti : d'abord le stock de l'*immatériel*, avec l'« Héritage », l'« Historiographie », les « Paysages » ; puis le *matériel* avec « Le territoire », « L'État », « Le patrimoine » ; l'*idéal* enfin, avec « La gloire » et « Les mots ». Il n'empêche que ce second étage de la fusée, ainsi lesté, a déporté la trajectoire initialement prévue et obligé à en revoir tout le programme final.

Or, entre-temps, plusieurs données nouvelles étaient venues interférer. Il y avait eu la masse même de ces quatre volumes qui paraissaient, au moins par leur nombre, avoir rempli le programme annoncé. Il y avait eu la diffusion intensive de la notion et son usage qui, pour en réduire la portée aux seuls lieux matériels et monumentaux, n'en était pas moins ce que l'expression, à vocation publique,

était devenue pour le public¹. Et en cette matière, *vox populi, vox Dei*. Il n'y avait qu'à s'incliner, trop heureux d'avoir ajouté un mot au dictionnaire. Mais n'allait-on pas, par un étrange retour des choses, paraître interminablement exploiter une idée et un mot qui, de surcroît, traînaient partout ? Utiliser un titre devenu si banal que peu indicatif ? Tomber de nom commun en lieu commun ? Il y avait, enfin et surtout, le retour en force à l'historiographie nationale, annoncé dans la conclusion de *La République* comme un des traits marquants de la discipline, et qui se cristallisait par un déferlement de publications².

Fallait-il encore en rajouter ? Tout n'était-il pas dit ? Un seul volume avait-il le moindre sens dans ce concert ? Sans doute aucune de ces histoires de France n'obéissait-elle à la formule des « lieux ». Mais si, précisément fidèle à cette formule et au dynamisme multiplicateur qu'elle recelait, le troisième étage de la fusée allait au contraire déboucher — 1, 3, 6... — sur un résultat franchement insupportable au lecteur comme à l'éditeur ? Allongement d'autant moins justifié que, circonstances aggravantes, le bicentenaire de la Révolution, qui intervenait sur ces entrefaites, ou l'année De Gaulle, qui se préparait, privaient de pans entiers le projet des *France*, l'amputaient de sujets essentiels qui auraient dû y prendre place³. Ne valait-il pas mieux en rester là ?

D'autant que poursuivre impliquait à tous égards de doubler la mise en risquant l'enjeu initial. La même logique, en effet, qui avait

1. Pour le public et pour le droit. Ainsi la notion est en passe d'entrer dans l'appareil juridique, la loi de 1913 sur les monuments historiques admettant désormais des classements possibles au titre des « lieux de mémoire ».

2. Fernand BRAUDEL avec *L'Identité de la France* (Paris, Flammarion, 1986, 3 vol.); Jean FAVIER qui dirigeait six volumes d'une *Histoire de France* (Paris, Fayard, 1984-1988), *l'Histoire de France illustrée* où se succédaient Georges DUBY, Emmanuel LE ROY LADURIE, François FURET et Maurice AGULHON (Paris, Hachette, 1987-1991), Pierre GOUBERT et Daniel ROCHE, *Les Français et l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 1984, 2 vol., suivis d'Yves LEQUIN avec une *Histoire des Français, XIX^e-XX^e siècles*, en trois volumes (Paris, Armand Colin, 1984) et pour couronner le tout, sous la direction d'André BURGUIÈRE et Jacques REVEL, les quatre volumes d'une *Histoire de la France* (Paris, Éd. du Seuil, 1989-1992).

3. Ainsi « Les droits de l'homme », que Marcel GAUCHET publiait dans le *Dictionnaire critique de la Révolution française* sous la direction de François FURET et Mona OZOUF (Paris, Flammarion, 1988) et qu'il développait dans *La Révolution des droits de l'homme* (Paris, Gallimard, 1989). Ainsi « De Gaulle, homme-mémoire », que Jean-Pierre RIOUX traitait assez largement avec « Le souverain en mémoire », synthèse d'un travail de séminaire destiné à *De Gaulle en son siècle*, Actes des Journées internationales de l'Unesco, Paris, La Documentation française, 1991, t. I.

présidé au déploiement imprévu de *La Nation* répétait ses contraintes et intensifiait ses applications, qu'il s'agisse du choix des sujets ou de leur traitement.

Très rares avaient été ainsi, pour les précédents volumes, les sujets obligatoires et les obligations en série. Il avait fallu au contraire isoler le bon angle d'attaque, détecter les points sensibles, inattendus, révélateurs : le soldat Chauvin à côté de Verdun, la khâgne à côté de la Coupole, les *Guides-Joanne* à côté du *Tableau de la géographie de la France*. C'étaient ces rapprochements qui devenaient tout à coup parlants. S'attaquer aux France, c'était en revanche accepter que les sujets s'imposent, incontournables, et s'appellent inévitablement les uns les autres. Classiques, donc, foisonnants, et en séries. Impossible de ne pas traiter « La cour », par exemple, ou « Le département », Jeanne d'Arc ou la tour Eiffel ; le lecteur s'étonnerait de ne pas les trouver. Mais chacun de ces sujets appartenant à une catégorie de lieux de mémoire — modèle social, division de l'espace-temps, figure emblématique, haut lieu —, il était impensable de ne pas prendre en compte les autres représentations majeures, sinon la totalité. « L'Ancien Régime et la Révolution » est, lui aussi, un des lieux capitaux de la division de la mémoire politique. Mais le retenir supposait de couvrir toutes les divisions capitales de la mémoire politique, depuis « Francs et Gaulois » jusqu'à « La droite et la gauche ». Impossible, par définition, de traiter tous les lieux de mémoire de la France : il ne s'agissait pas d'une encyclopédie, ni d'un dictionnaire. Mais, dans le cadre retenu, il s'imposait d'être systématique et cohérent. Il n'y avait guère eu, pour *La Nation*, que la section consacrée à l'« Historiographie » pour obliger à sa stratigraphie méthodique. La nomenclature serait ici la règle presque générale ; elle laissait peu de place à la fantaisie ou à l'arbitraire. Il fallait donc, sans être complet, accepter d'être long, d'autant que la presque totalité des sujets relevait de la synthèse : le médiéviste à qui était revenu de présenter, par exemple, dans *La Nation*, « Les *Grandes Chroniques de France* » pouvait se contenter de l'équivalent d'une préface. Le médiéviste qui se verrait confier cette fois « La cathédrale », miroir du monde, foyer de culture et incarnation de la France chrétienne, ne pouvait se contenter de vingt-cinq feuillets.

Bien pis : la plupart des sujets s'étaient offerts, jusque-là, comme des « lieux de mémoire » évidents ; il suffisait de les repérer et de les

faire apparaître comme tels, de les relier entre eux. Cette fois, il s'agirait de les élaborer¹.

Le radar des « lieux » avait été nécessaire, mais suffisant, pour faire apparaître, dans son champ, le Panthéon, le *Dictionnaire pédagogique* de Ferdinand Buisson, les musées de province, les noms de rue, le calendrier révolutionnaire, l'Hexagone et tant d'autres objets dont les commentateurs se sont plu à reconnaître la nouveauté. La rentabilité de la notion s'était immédiatement imposée. Mais ici on ne nous avait pas attendus pour écrire des bibliothèques entières sur Vichy, la génération, Vézelay ou la vigne et le vin. La tentative trébuchait sur les thèmes et sur les sujets pour lesquels elle avait été pourtant spontanément conçue. Il n'y aurait pratiquement aucun sujet en soi-même neuf. L'enjeu était radicalement ailleurs, interne au sujet lui-même, dans la construction qu'on lui ferait activement subir, et la signification qui s'en dégagerait. Il ne serait lieu de mémoire que dans la mesure où l'historien saurait, si j'ose dire, le « lieu-de-mémoriser ». Sur les rapports de Paris et de la province, sur les proverbes, les contes et les chansons, sur la généalogie ou l'archéologie industrielle, sur les rapports des communistes et des gaullistes ou sur les châteaux de la Loire, on sait tout. La question était de savoir si le fait de les constituer en « lieux de mémoire » permettait de faire dire à ces *topoi* autre chose, qu'ils n'auraient pu exprimer sans cette opération.

Ce sont ces contraintes et ces obligations qui m'ont, intellectuellement, provoqué. Pas tant les sujets eux-mêmes, malgré tous ceux qui tendaient les bras, pas tant les engagements pris et les programmes annoncés, que cette énigme et ce défi : il fallait aller jusqu'au bout pour expérimenter si la notion, spontanément adaptée aux instruments de la mémorisation, à des lieux-refuges du souvenir, à des symboles identitaires de groupes particuliers, née tout entière du sentiment de la perte et par là empreinte de la nostalgie des choses défuntes, gardait sa validité heuristique, sa capacité opératoire, sa dynamique de délivrance dans les cas difficiles où elle devait se retourner sur elle-même, trouver son second souffle, revitaliser des lieux devenus communs. Si,

1. Dès la présentation de l'ensemble, j'avais indiqué que « le vrai problème de cette dernière partie n'est d'ailleurs pas dans l'ouverture indéfinie du sujet, mais dans l'élaboration supplémentaire qu'elle exige de la notion même de lieu de mémoire ».

quand elle passait au mode majeur et se projetait sur le grand écran de nos identités collectives, elle se diluait dans la métaphore, perdait ses contours et ses tranchants, se banalisait dans les « lieux d'histoire » ; ou si, au contraire, empiriquement expérimentée sur des structures élémentaires, elle se révélait capable de devenir une catégorie de l'intelligibilité historique contemporaine. Prendre à bras-le-corps Descartes ou la *Recherche du temps perdu*, le coq gaulois ou le front de mer, s'attaquer aux France, c'était imposer à la notion l'épreuve du feu, le passage de la ligne. C'est cette question qui me taraudait.

Une solution de sagesse, qui paraissait avoir pour elle la rigueur et l'économie, aurait consisté, en tirant la notion vers ce qu'elle a de plus symbolique, à concentrer l'analyse sur ce que la France elle-même avait de plus symbolique : ses dates (89, 48, 14, 40, 68), ses événements, ses figures, ses lieux et ses institutions. La formule avait pour elle de tenir en un seul volume et d'achever élégamment l'entreprise. Je m'y suis un moment rallié. Mais c'était, en fait, l'aveu de faiblesse. Non, c'était la solution la plus coûteuse, celle qui mobilisait une masse critique de sujets suffisante pour faire basculer la notion jusqu'aux frontières du discutable, qui, je m'en suis convaincu, était dans la droite ligne du projet. Tant pis si l'entreprise prenait du retard et du poids. Tant pis si certains des articles manquaient partiellement leur but ; l'essentiel était que, pour la majorité, la démonstration soit faite et le pari gagné. Tant pis si une modeste expérience commencée dans le tâtonnement de séminaire paraissait s'achever dans un étalage un brin mégalomane ; les entreprises d'envergure ne sont pas de nos jours si fréquentes. Tant pis, ou tant mieux si, dans son bourgeonnement, la notion prenait de la complexité supplémentaire jusqu'à s'entourer d'un halo d'incertitude. N'en va-t-il pas de même de tous les instruments conceptuels dont les historiens se sont emparés : la notion de mentalité était-elle, par exemple, si claire et nette, pour ne pas parler de fait, d'événement, de cause, de document ? Leur indécision ne les a pas empêchées d'être fécondes ; c'est à leur usage qu'elles se jugent et c'est leur flou qui fait leur force. Les vérifications scientifiques sont à ce prix. Je me décidai donc à me lancer derechef et entraînai à nouveau dans cette joyeuse galère plus de soixante historiens, à qui je ne dirai jamais assez ma reconnaissance. Trois volumes : leur nombre équi-

librerait celui de *La Nation*. Leur plan obéirait à la spécificité de la mémoire en se calquant sur ses organisations naturelles : autour de ses fractures d'abord, ensuite de ses continuités vraies ou fausses, enfin de ses fixations symboliques. Leur épaisseur doublerait la masse déjà publiée. C'était le seul moyen d'en avoir le cœur net.

*

Les France, donc. Quelle différence avec *La Nation* ? Pourquoi le pluriel ? Et qu'est devenue au juste la notion de « lieu de mémoire » ?

Il faut reconnaître que tout ce livre repose sur une contradiction apparente que les commentateurs ont parfois pressentie sans la faire clairement apparaître, parce que ce n'est qu'ici qu'elle devient patente, ici en même temps que ses enseignements deviennent éclairants. La contradiction réside entre la méthode et le projet. L'ambition hautement proclamée dans la présentation générale (pp. x-xi) était bien d'échapper, par la technique des « lieux », au cercle dans lequel s'était jusqu'alors enfermée toute histoire nationale, et qui consistait à expliquer en permanence la nation par la nation, la France par la France. Or, à travers ces mille et un objets où vous cherchez la France, vous la postulez sans jamais vous interroger sur elle, sans la définir. Vous vous enfermez dans le sujet dont votre méthode prétendait vous sortir. Et vous retrouvez en fin de course ce que vous vous êtes donné au départ. Votre découpage même est typiquement français : République, Nation, France, à quel autre pays pourrait-on l'appliquer ? Et pourquoi isoler la France comme si la République n'était pas française, comme si la France n'était pas une nation ? Reste alors une mosaïque de France, au pluriel parce que en miettes. Votre instrument ne paraît opératoire que parce que lui-même purement français. La preuve : comment le traduiriez-vous en anglais, en allemand, en espagnol ? La tautologie à laquelle vous prétendiez fièrement échapper vous a, en définitive, rattrapé. Dès lors, fouiller les plis du drapeau tricolore, typologiser les monuments aux morts, ressusciter Étienne Pasquier et ses *Recherches de la France*, rappeler qu'Hexagone est une expression plus récente qu'on ne croyait, faire la généalogie de l'expression « mourir pour la patrie », etc., tout cela ne manque ni d'intérêt ni de charme ; mais cette savante

et capricieuse promenade dans le jardin public de notre passé national, trop longue pour un essai, trop courte pour un répertoire, pour imposante qu'elle soit, et même théâtralement mise en scène, ne modifie en rien l'idée générale qu'on se faisait de la France.

Allons plus loin : le résultat à quoi vous condamne la contradiction dont vous vous êtes fait prisonnier, décelable dès *La République*, relevée par de bons esprits après *La Nation*, éclatante avec ce dernier tome, c'est une France dépouillée de dynamisme moteur. Ce dynamisme pouvait être d'ordre national : vous vous en privez par votre découpage même — puisque vous ne faites de la nation qu'un élément du tout — et vous en défendez par refus de dérapage nationaliste. Il pouvait être d'ordre économique et social : vous l'écartez par insouciance profonde des leçons du marxisme. À quoi bon dès lors multiplier les angles d'attaque si c'est pour aboutir à une France sans angles et sans attaque, œcuménique et pacifiée ? Le ver était dans le fruit, l'échec dans le principe même. Opérer la France à coups de « lieux de mémoire », c'était faire de la France tout entière un « lieu de mémoire ».

Cette contradiction, pour tout dire, était au cœur de votre notion. « Lieu de mémoire », l'expression est jolie, elle a fait fortune en rencontrant un besoin actuel de la sensibilité collective, elle fait penser à Chateaubriand, à Proust, à Michelet, vos trois auteurs de prédilection dont on sent bien la référence tutélaire. Mais elle n'a, scientifiquement, de sens, appliquée à l'exploration d'un si grand sujet, que si elle consiste à mettre sur le même plan les accomplissements les plus aboutis de l'expérience et de la mythologie nationale et les instruments de formation de cette expérience et de cette mythologie. C'est d'ailleurs ce que vous faites, avec des réussites et des effets qu'on vous accordera. Il est touchant de mettre *Le Tour de la France par deux enfants* à côté du 14 Juillet, il est heureux de rapprocher le *Trésor de la langue française* du palais de Versailles. Et c'est peut-être vrai qu'en frappant « génération » et « lieu de mémoire » comme deux cailloux, il finit par surgir quelques étincelles inattendues. Mais le procédé même, destiné à faire chanter jusqu'à la Statistique générale de la France ou les musées de province — c'est une gageure ! —, est, en soi, aplatissant. Reims ou Verdun, Saint-Denis, Jeanne d'Arc ou de Gaule ne relèvent pas du même registre que le comité des Travaux historiques ou le

Les lieux de mémoire

Sous la direction de Pierre Nora

La disparition rapide de notre mémoire nationale appelle aujourd'hui un inventaire des lieux où elle s'est électivement incarnée et qui, par la volonté des hommes ou le travail des siècles, en sont restés comme ses plus éclatants symboles : fêtes, emblèmes, monuments et commémorations, mais aussi éloges, archives, dictionnaires et musées.

Du haut lieu à sacralité institutionnelle, Reims ou le Panthéon, à l'humble manuel de nos enfances républicaines. Depuis les chroniques de Saint-Denis, au XIII^e siècle, jusqu'au *Trésor de la langue française*, encore inachevé ; en passant par le Louvre, *La Marseillaise* et l'encyclopédie Larousse.

Plus qu'une exhaustivité impossible à atteindre, comptent ici les types de sujets retenus, l'élaboration des objets, la richesse et la variété des approches et, en définitive, l'équilibre général d'un vaste ensemble – sept volumes – auquel ont accepté de collaborer plus de cent trente parmi les historiens les plus qualifiés. La matière de France est inépuisable.

Après *La République* (1984), après les trois volumes de *La Nation* (1986), voici, pour finir, *Les France*, également en trois volumes. Le premier, *Conflits et partages*, s'articule autour des grandes divisions politiques, religieuses ou géo-historiques de la mémoire française. *Traditions*, le deuxième, plonge dans les enracinements réels ou imaginaires des modèles sociaux, des constructions régionales, des cultures populaires et des singularités plus ou moins supposées. Le dernier enfin, *De l'archive à l'emblème*, part des outils les plus documentaires de l'enregistrement des traces pour s'élever jusqu'aux plus typiques des représentations de l'identité française.

Au total, une histoire de France. Non pas au sens habituel du terme ; mais, entre mémoire et histoire, l'exploration sélective et savante de notre héritage collectif, qui tire sa justification la plus vraie de l'émotion qu'éveille encore en chacun d'entre nous un reste d'identification vécue à ces symboles à demi effacés.

III. Les France en trois volumes

1. CONFLITS ET PARTAGES

avec la collaboration de :

Maurice Agulhon, Pierre Birnbaum, Philippe Burrin, Roger Chartier, Alain Corbin, Andrée Corvol, François Furet, Marcel Gauchet, Philippe Joutard, Jacques Julliard, Claude Langlois, Catherine Maire, Michel Mollat du Jourdin, Gérard Noiriel, Pierre Nora, Jean-Louis Ormières, Krzysztof Pomian, Jacques Revel, Marcel Roncayolo.

231 illustrations.

André Devambez : "La charge" (détail).
Musée d'Orsay, Paris. Photo Réunion des Musées nationaux © SPADEM, 1992.



93-II A72302 ISBN 2-07-072302-X

430 FF tc